

Théorie critique et matérialisme historique : Jürgen Habermas

Critical Theory and the Reconstruction of Historical Materialism: the Theoretical Strategy of Jürgen Habermas

Raymond MORROW

Volume 14, Number 2, octobre 1982

Regards sur la théorie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/001517ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/001517ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0038-030X (print)

1492-1375 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

MORROW, R. (1982). Théorie critique et matérialisme historique : Jürgen Habermas. *Sociologie et sociétés*, 14(2), 97–112. <https://doi.org/10.7202/001517ar>

Article abstract

West German sociologist Jürgen Habermas is in the process of developing a theoretical programme oriented toward the reconstruction of historical materialism which has enjoyed a relatively limited reception within the francophone milieu, despite its affinities with contemporary francophone critical sociology. This reception has been rendered difficult by several factors : the internal development of his project, its strategy of concrete negation which has required a dialogue with heterogeneous intellectual traditions, and a break with the original Frankfurt School. His epistemological distinctions between work, interaction and critique must be assessed in relation to their contribution to overcoming what he has perceived to be the three principal weaknesses of traditional critical theory : ambiguous normative foundations, a philosophical concept of truth and an under-estimation of the possibilities of the democratic State.

Théorie critique et matérialisme historique : Jürgen Habermas



RAYMOND MORROW

La «théorie critique» post-webérienne associée à la notion d'une «école de Francfort» n'a reçu, de la part des francophones, qu'un accueil mitigé, et n'a exercé aucune influence sur leur théorie sociologique contemporaine, malgré les efforts d'un certain nombre d'individus et la publication de traductions chez des éditeurs français depuis le début des années 1970¹. En outre, cet intérêt limité ne s'est exercé que dans certains cercles plutôt préoccupés de questions philosophiques traditionnelles, de théories esthétiques (art, littérature, musique) et de débats politiques, que de problèmes plus vastes concernant la théorie sociologique et les fondements des sciences humaines. De plus, trois membres de l'ancienne génération furent particulièrement l'objet de la discussion: Marcuse, Adorno et Benjamin. On a relativement ignoré le plus important

1. Notons les principales exceptions: Pierre V. Zima, *l'École de Francfort*, Paris, Éditions universitaires, 1974; Jean-Marie Vincent, *la Théorie critique de l'école de Francfort*, Paris, Galilée, 1976 et des sections de *Fétichisme et Société*, Paris, Anthropos, 1973; Paul-Laurent Assoun et Gérard Raulet, *Marxisme et théorie critique*, Paris, Payot, 1978; et Garbis Kortian, *Métacritique*, Paris, Minuit, 1979. Alors que les études de Zima et de Vincent portent sur la tradition de Francfort dans son ensemble, celles d'Assoun et Raulet et de Kortian privilégient Habermas. D'autres études sont consacrées à Marcuse et Adorno. Dans les publications, les contributions sont rares et proviennent surtout des auteurs déjà cités. Cette présence substantielle, mais limitée, n'a suscité qu'un intérêt mitigé. Bien que certains sociologues français citent occasionnellement des œuvres de l'école de Francfort, on ne note aucune prise de position sérieuse vis-à-vis de cette tradition. Cette négligence est également attribuable au fait que ses principaux interprètes français (à l'exception de Vincent) ne sont pas des sociologues. Mais fondamentalement, c'est l'expression de la force et de la faiblesse de la théorie sociale française contemporaine: une force qui lui vient d'une profonde tradition nationale de sociologie critique et qui a réduit (jusqu'à présent) la nécessité de faire des emprunts ailleurs; sa faiblesse provient d'une certaine insularité traditionnelle et de la recherche excessive de l'originalité, deux traits qui nuisent souvent au progrès scientifique cumulatif.

représentant contemporain de cette tradition — Jürgen Habermas — surtout dans le milieu des sciences sociales auquel s'adressent ses écrits². Il y a là de quoi s'étonner, vu l'affinité de ses travaux avec une grande partie des théories sociales contemporaines qu'on pourrait assimiler au concept de «sociologie critique». Une récente bibliographie exhaustive des commentaires sur Habermas, de 1959 à 1981 (y compris les introductions aux traductions) révèle l'étendue de cette négligence : sur plus de 900 articles publiés dans les grandes langues scientifiques de l'Europe occidentale, une vingtaine le furent d'abord en français, et dans des publications philosophiques, plutôt que de sciences sociales³.

Par ailleurs, Habermas est l'Allemand qui exerce la plus importante influence sur la sociologie anglo-américaine depuis Max Weber, même si cela demeure confiné à des groupes marginaux, et n'a pas encore eu d'impact appréciable sur la discipline dans son ensemble⁴. À cet égard, on peut le comparer à certains théoriciens français — Sartre, Merleau-Ponty, Lévi-Strauss, Foucault, Barthes, Althusser, Poulantzas — aucun d'eux n'ayant pourtant influencé autant que lui la théorie sociologique, et cela, sans bénéficier du culte voué aux maîtres penseurs français (culte encouragé par eux). Cette réaction dans sa forme même est grandement attribuable au style d'Habermas et à sa manière d'aborder directement et systématiquement les problèmes traditionnels de philosophie politique ou d'épistémologie des sciences humaines et les rapports théoriques entre société et culture. En outrepassant les frontières de la sociologie ou de tout autre cadre des connaissances et en formulant son programme théorique d'une manière non conventionnelle, il fut victime d'incompréhension ; il a souvent contesté des réponses fournies par la fragmentation contemporaine du savoir académique ou par la profonde crise idéologique sévissant présentement.

Pour expliquer l'étonnante négligence dont Habermas est l'objet de la part des francophones, on pourrait faire appel à toute une série de facteurs historiques et circonstanciels, tout en soulignant les échanges plus intensifs entre l'anglais et la théorie sociale allemande⁵. Toutefois, ce qui explique cette différence, c'est une absence ou

2. Les deux principales exceptions à cette indifférence envers Habermas (les livres d'Assoun/Raulet et de Kortian) font état surtout des problèmes philosophiques, ne soulignent pas suffisamment la nature de son opposition à l'ancienne école de Francfort et ignorent plusieurs aspects récents de ses travaux. Le présent essai vise, pour une part, à remédier à cette situation et à montrer la pertinence scientifique sociale de sa stratégie théorique. Ces dimensions de l'œuvre d'Habermas apparaissent plus clairement dans la présentation détaillée de son programme théorique, par Thomas McCarthy : *The Critical Theory of Jürgen Habermas*, Cambridge, MIT Press, 1978, un livre de base pour tout travail sérieux dans ce domaine. Cf. également David Held, *Introduction to Critical Theory*, Berkeley, University of California Press, 1980, et Richard J. Bernstein, *The Restructuring of Social and Political Theory*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1976.

3. René Görtzen, *Jürgen Habermas : Eine Bibliographie seiner Schriften und der Sekundärliteratur 1952-1981*, Francfort, Suhrkamp, 1982. Une version préliminaire a paru dans *Human Studies*, 2, 1979, pp. 285-300. La bibliographie de Görtzen comprend également des extraits de livres consacrés à Habermas, mais ne cite pas le seul sociologue francophone qui se réfère à lui pour définir sa conception de la sociologie : Marcel Rioux, *Essai de sociologie critique*, Montréal, Hurtubise HMH, 1978.

4. Cette influence s'est manifestée à travers ce que Nicholas Mullins a désigné, il y a une décennie, sous le nom de groupes théoriques «radicaux-critiques» (*Theories and Theory Groups in Contemporary American Sociology*, New York, Harper & Row, 1973, pp. 270-293) et de leur équivalent ailleurs. Depuis l'étude de Mullins, cependant, la rupture s'est accentuée entre les formes de sociologie radicale les plus influencées par la tradition néo-marxiste et les travaux apparentés à certaines versions de la sociologie «critique». Aux États-Unis, cette dernière se réclame surtout de Alvin Gouldner, dont les émules, en Grande-Bretagne, sont Anthony Giddens et Zygmunt Bauman. Curieusement, il n'existe pas de groupes de «théorie critique» correspondants en sociologie canadienne-anglaise, bien que deux publications interdisciplinaires aient fait paraître des travaux inspirés de cette tradition (*The Canadian Journal of Political and Social Theory* et *Philosophy of Social Science*). Les raisons en sont une alliance ancienne avec le positivisme datant de la domination américaine de la sociologie canadienne-anglaise, ainsi qu'un empirisme autochtone en économie politique. Il s'ensuit que la théorie européenne a été reçue avec beaucoup de réserves et superficiellement ; on assiste à une exclusion de *facto* de la sociologie critique, à part quelques exceptions reconnues (par ex. John O'Neill et Ioan Davies à York ; Irving Zeitlin à l'Université de Toronto). Cf. R. Morrow, «Critical Sociology and the New Canadian Political Economy», *Canadian Journal of Political and Social Theory*, 6, 1-2, 1982, pp. 61-105.

5. Le facteur déterminant, ce fut l'influence des exilés de la génération issue de la république de Weimar, et l'accueil qui leur fut fait par les universités britanniques et surtout américaines. C'est ainsi que s'est perpétuée la vieille tradition théorique européenne, malgré la domination établie par les autres tendances. À ce sujet, voir H. Stuart Hughes, *The Sea Changes : The Migration of Social Thought 1930-1965*, New York, Harper & Row, 1975.

une faiblesse des théories radicales, ainsi que des mouvements sociaux du genre socialistes/communistes comme il en existait en France, même dans les années 50. Sauf peut-être en Grande-Bretagne, la lente remontée de la théorie néo-marxiste a permis aux sociologues empiriques et fonctionnalistes de perpétuer leur domination. Cependant, la faiblesse même de l'orthodoxie néo-marxiste permettait la floraison d'une approche, par ailleurs suspecte, du matérialisme historique. Mais surtout, Habermas s'intéressait directement aux problèmes d'une tradition sociale scientifique complètement dominée par diverses formes de positivisme, en utilisant une stratégie très semblable à celle des deux plus importants initiateurs d'une reconstruction radicale de la théorie sociologique : Karl Mannheim et C. Wright Mills⁶.

En notant les différences dans l'accueil fait à Habermas, le présent article permettra de souligner certains aspects de sa stratégie théorique qui rendent si difficile la compréhension de l'ensemble. Ce processus fera ressortir certaines caractéristiques essentielles et parfois uniques de ce projet orienté vers la reconstruction du matérialisme historique et indiquera pourquoi on doit le considérer comme l'une des plus importantes contributions à la théorie sociale contemporaine.

Cette façon d'aborder la théorie sociale met l'accent sur les interactions de l'histoire et des systèmes ; c'est une tentative visant à réinterpréter simultanément les contributions à la théorie sociale classique comme parties intégrantes d'un processus pour établir les fondements d'une théorie critique du capitalisme contemporain. Alors que cette tendance à combiner les intérêts méthodologiques semble être une des caractéristiques définissant la récente critique sociologique anglo-américaine, elle est curieusement absente des débats en France, depuis les contributions antérieures de Gurvitch et d'Aron. Et même le programme de Robert Merton pour une sociologie de la sociologie condamne ce mélange de procédés historiques et méthodologiques en théorie sociologique. Mais l'apport de Habermas, c'est une stratégie théorique rejetant l'injonction néo-positiviste de reléguer le passé au musée de l'histoire, parce que cela constituerait la science et la technologie comme idéologie⁷.

LA MÉTHODE DE LA NÉGATION CONCRÈTE ET LA RUPTURE AVEC LA VIEILLE ÉCOLE DE FRANCFORT

L'accueil limité réservé à Habermas par les Français et son influence marginale sur la sociologie anglo-américaine ne sauraient être attribuables uniquement à certaines caractéristiques de traditions nationales, ni à la situation des sciences sociales dans la crise du capitalisme avancé. Cela s'explique par d'autres difficultés d'une nature plus technique, notamment par l'ampleur de son projet et par la publication tardive ou aléatoire des traductions. On attribue souvent la difficulté de ses travaux à quelque penchant teutonique pour l'obscurité et à un désir de tout interpréter en rapport avec Kant et Hegel. C'est ignorer que cette difficulté provient surtout de la rigueur analytique, de la forme concentrée et de la base interdisciplinaire de ses écrits. Il y a très peu de choses dans Habermas qui peuvent être considérées comme des obscurités,

6. Ce fut surtout grâce à Mannheim que la science sociale anglo-américaine fut sensibilisée à la problématique d'une épistémologie historique post-marxiste, même s'il fut oublié plus tard avec l'avènement du fonctionnalisme structural parsonien. Ainsi, c'est Mannheim qui a influencé très tôt C. Wright Mills et Alvin Gouldner et qui les a inoculés contre toute conception positiviste de l'épistémologie marxiste. L'intérêt que l'on porte à Habermas provient, en grande partie, du fait qu'il accepte la thèse d'une crise du marxisme, mais en tentant de préserver — plus adéquatement que Mannheim (et même que Mills) — les relations complémentaires entre économie politique, sociologie historique et idéologie critique.

7. C'est Robert Merton qui a formulé d'une façon décisive la démarcation entre la théorie de l'histoire de la sociologie et la construction de la théorie dans « On the History and Systematics of Sociological Theory », de *Social Theory and Social Structure*, éd. augmentée, New York, Free Press, 1968, pp. 1-38. Mais l'approche d'Habermas n'a pas grand chose à voir avec les approches naïves ridiculisées par Merton. Elle ne se limite pas, non plus, au cadre de la critique idéologique pour tenter d'isoler les préjugés de classes qui ont infecté les travaux théoriques dans le passé. Sa manière de concilier théorie et histoire se rapproche beaucoup plus de celle des premiers travaux de Parson, en utilisant toutefois une épistémologie radicalement différente, et sans recourir à une thèse de la « convergence » pour « prouver » ses arguments.

sinon à cause d'une perte de mémoire philosophique généralisée dans les milieux académiques et de l'opacité inhérente aux progrès théoriques véritables qui résistent aux catégories cognitives existantes⁸.

Ces facteurs ont également inhibé et orienté l'accueil fait à Habermas par les Anglo-américains, et même aujourd'hui, malgré de nombreux ouvrages de commentaires, son auditoire demeure restreint ; il est inaccessible à la plupart des sociologues et à leurs étudiants et il n'a exercé qu'une influence minime sur les grandes théories ou sur les recherches secondaires. C'est également ce contexte théorique d'accueil qui explique son manque d'impact sur des recherches plus empiriques, plus l'absence de traductions de la plupart des ouvrages ouest-allemands d'auteurs influencés par lui⁹. Par ailleurs, il a contesté certains des principes fondamentaux du matérialisme historique, surtout comme critères de base pour une critique du capitalisme avancé, et cela lui a valu une attitude ambivalente et souvent même hostile de la part des néo-marxistes engagés dans des recherches empiriques. Dans ces circonstances, il n'est donc pas surprenant que les écrits d'Habermas aient été accueillis surtout dans des publications nouvelles et marginales, qui ont contribué à la renaissance d'une théorie sociale européenne¹⁰.

Même les études favorables à Habermas révèlent une tendance chronique — surtout de la part des francophones — à ignorer ou à mal interpréter un grand nombre de caractéristiques de son projet théorique et sa relation aux travaux de ses prédécesseurs. Trois exemples serviront de point de départ pour étudier la nature de sa stratégie théorique et les difficultés qu'elle présente : 1) la négligence à tenir suffisamment compte de son développement interne (à cause, notamment, des retards dans les traductions) et de son processus de construction s'intégrant à un dialogue théorique et empirique complexe, hors du cadre de ce qu'on appelle couramment « l'école de Francfort » ; 2) la sous-estimation des implications de l'utilisation de sa méthode appelée la « négation concrète », comme faisant partie de sa recherche interdisciplinaire en vue de reconstruire les bases du matérialisme historique ; 3) une inaptitude à saisir l'importance de sa rupture avec l'ancienne tradition de la « théorie critique », et sa réconciliation partielle avec la science sociale « bourgeoise » et « non révolutionnaire », mais socialiste quand même.

Le terme « école de Francfort » est discutable, même quand on l'applique au groupe hétérogène lié à l'Institut pour la recherche sociale et à son journal publié de 1932 à 1941. Il s'applique plus précisément à la « théorie critique » qui fut le résultat de la collaboration de quatre individus durant cette période et peu après : Max Horkheimer, Theodor Adorno, Herbert Marcuse et Leo Lowenthal. Pour la période d'après-guerre, il est possible de parler d'une « école de Francfort » en rapport avec la restauration de l'Institut à Francfort par Adorno, mais ce projet n'a jamais eu le succès de son prédécesseur durant la République de Weimar. Habermas n'est pas directement et exclusivement un produit de cet environnement ; d'ailleurs, on ne saurait parler de « l'école de Francfort » comme d'un milieu institutionnel. Les Français, en particulier, n'ont pas

8. Dans ce contexte, pour défendre Habermas, il convient de faire appel à Pierre Bourdieu qui a justifié avec le plus de force, dans la sociologie française contemporaine, la nécessité du caractère ésotérique du progrès de la théorie : « La sociologie diffère des autres sciences au moins sur un point : on exige d'elle une accessibilité que l'on ne demande pas de la physique ou même pas de la sémiologie [...] il n'y a pas de force intrinsèque de l'idée vraie [...] le discours scientifique est lui-même pris dans les rapports de force qu'il dévoile. » Cf. *Questions de sociologie*, Paris, Minuit, 1981, pp. 7-8.

9. L'exception la plus connue est celle des travaux de Claus Offe, dont certains ont paru en traductions et qui ont influencé la recherche sur la crise de l'État. Pour plus ample information, voir John Keane, « The Legacy of Political Economy », *Canadian Journal of Political and Social Theory*, 2, 3, 1978, pp. 49-92.

10. Parmi ces publications, mentionnons : *Telos*, *Theory and Society*, *The Canadian Journal of Political and Social Theory*, *New German Critique*, *Human Studies*, et *Philosophy of the Social Science*. Les articles de plus en plus fréquents dans les principales publications sont, en général, superficiels et démarqués (ne citant pas leur source). On doit aussi souligner le fait que les œuvres d'Habermas ont été publiées par Beacon Press, un petit éditeur affilié à l'Église unitairienne, et par loyauté pour avoir publié Marcuse. En d'autres mots, le succès relatif d'Habermas en Amérique du Nord n'a rien à voir avec une stratégie du marketing ou des citations dans des publications prestigieuses. Il n'est pas, non plus, lié à son prestige dans les départements universitaires des sciences sociales.

suffisamment attiré l'attention sur la discontinuité dans cette tradition, et notamment sur les désaccords fondamentaux entre Habermas et ses prédécesseurs.

Pour Habermas, cette discontinuité est l'expression de son indépendance intellectuelle, de son éducation différente, du contexte dans lequel son œuvre théorique s'est élaborée, ainsi que de la forme libre et auto-critique de sa présentation. Au sujet du contexte institutionnel, on doit rappeler que sa carrière ne se limite pas à ses périodes d'études et d'enseignement à Francfort. Il fit ses premières études à Bonn où Karl-Otto Apel l'a initié au pragmatisme américain. Il obtint son premier poste à Heidelberg (en partie à cause de désaccords avec Adorno à Francfort) où il engagea de vives polémiques avec le philosophe herméneutique Hans-Georg Gadamer ; au cours des dix dernières années, il a assumé le rôle de directeur à l'Institut Max Planck, à Starnberg, puis il a repris cette année un poste universitaire à Francfort. Au cours de son séjour à Starnberg, son propre travail théorique a évolué en partie, parallèlement à des travaux de recherche réalisés par des groupes de collaborateurs. Il en résulte une difficulté supplémentaire pour comprendre ses écrits qui intègrent de nombreuses citations de ces textes non traduits.

Bref, l'effort de théorisation d'Habermas ne correspond pas à l'image du philosophe isolé qui construit dogmatiquement un système sans se préoccuper du résultat de la recherche empirique. À cet égard, on pourrait le comparer à Parsons après la Deuxième Guerre mondiale, à Harvard et présentement, à Bourdieu en France. Mais une autre caractéristique de son travail est encore plus remarquable : soit, le sérieux avec lequel il a tenu compte de ses critiques, répondu à leurs arguments qu'il a souvent incorporés à son programme de recherche. Il a donné à ce procédé une forme systématique dont on retrouve peu d'exemples dans l'histoire de la théorie sociologique : dans un postface à son livre — *Knowledge and Human Interests* — il commente le travail de ses critiques ; d'une façon plus générale, il fait la même chose dans l'introduction à une récente édition de *Theory and Praxis*, et plus récemment, il a commenté en détail un volume d'essais sur divers aspects de son œuvre¹¹. Par le fait même, il a construit sa théorie en s'appuyant, non seulement sur des collaborateurs immédiats, mais aussi sur les données des chercheurs de l'Allemagne de l'Ouest et d'ailleurs. En acceptant le principe de Popper selon lequel l'essence du développement scientifique est un processus de conjectures et de réfutations, sa stratégie pour la théorisation ne ressemble guère aux oracles d'Adorno ou de Benjamin, ou à certaines tendances de la théorie sociale française contemporaine. Par conséquent, c'est hasardeux pour un critique de s'attaquer à une position correspondant à un certain stade, car il se peut qu'elle ait été profondément modifiée ou abandonnée par la suite, en dépit de la continuité de son programme de recherche.

On ne saurait cependant décrire sa stratégie synthétique comme une simple « méthode » ; il s'agit plutôt d'une forme de généralisation semblable à la « critique » de Marx en rapport avec l'économie politique et d'autres disciplines « bourgeoises ». L'un des meilleurs interprètes d'Habermas a qualifié cette stratégie de processus de « négation concrète » :

On pourrait décrire vaguement la stratégie qu'il a choisie comme étant la voie de la « négation concrète », soit un examen exhaustif des principales propositions concernant la question sociale, en vue de critiquer leur prétention à l'auto-suffisance tout en intégrant leurs points de vue positifs. C'est la stratégie utilisée par Marx face à la pensée philosophique, socio-économique et politique de son temps. Cela donne au travail d'Habermas, comme ce fut le cas pour celui de Marx, la qualité de guide critique à travers le labyrinthe de la recherche sociale contemporaine [...] Il compare chaque approche à ses propres exigences pour l'élaboration d'une théorie générale de la société. Aucune n'est considérée comme une aberration : au contraire, il montre ce que chacune a de « positif ». Par ailleurs, l'apport de l'une se mesure à l'apport des autres. Il est donc essentiel de souligner les limites des différentes approches, de spécifier dans quelles situations, de quelles manières

11. John B. Thompson and David Held (édit.), *Habermas : Critical debates*, Londres, Macmillan, 1982 (à paraître).

et à quelles fins on peut les utiliser. Le but de ce processus, c'est d'en arriver à produire un schéma unifié dont on pourrait tirer une théorie sociale générale intégrant les éléments positifs des autres approches¹².

Une telle ouverture s'oppose à l'insularité et au dogmatisme de la théorie marxiste au xx^e siècle, et à sa tendance à rejeter carrément les résultats de la recherche sociale « bourgeoise ». Mais cela signale aussi un retour aux principes qui avaient motivé la fondation du premier Institut de Francfort, tels que formulés par Max Horkheimer dans son programme dès le début des années 30. C'est dans cet esprit, par exemple, que la psychanalyse fut acceptée — grâce à Erich Fromm — comme l'une des composantes essentielles d'une psychologie sociale compatible avec le matérialisme historique, et les techniques de recherche alors nouvelles furent utilisées pour étudier la conscience de la classe ouvrière allemande. Ensuite, avec l'échec des mouvements révolutionnaires européens, on assiste à l'abandon de ce programme intégral de recherche sociale, à la désintégration de l'Institut et à la désillusion de ses principaux théoriciens. Bien que l'on ait fait quelques efforts pour en revenir aux sources en rétablissant l'Institut de Francfort après la Deuxième Guerre Mondiale, sous l'impulsion d'Adorno, on n'y est jamais complètement parvenu, et la « théorie critique » est toujours demeurée une catégorie philosophique¹³.

Par ailleurs, on ne saurait assimiler le programme de recherche d'Habermas à un type de recherche contemporain en sociologie (ou en sciences sociales) et à ses méthodes empiriques. Dans cette mesure, sa critique de la science sociale traditionnelle rejoint la tradition de la première « école de Francfort », en insistant sur le danger d'utiliser des procédés destinés à la production d'une connaissance positive orientée vers la maîtrise technologique. Il ne s'agissait pas de rejeter inconditionnellement ces nouvelles formes de recherche, mais de rénover le matérialisme historique pour permettre des échanges avec les sciences empiriques, sans succomber à la tentation d'une théorie dogmatique de l'histoire ou à une réduction positiviste des tâches de la recherche sociale à une description purement objective des déterminations socio-économiques. Toutefois, contrairement au programme critique de Francfort, il n'était plus possible de concevoir cette théorie en rapport avec un mouvement prolétarien révolutionnaire, ce qui explique le « révisionnisme » d'Habermas et l'hostilité d'une bonne partie de la gauche marxiste envers lui.

Enfin, pour comprendre le sens de la rupture avec la première « école de Francfort » sous la forme proposée par Horkheimer, ou le retour à la philosophie prônée par Adorno après la guerre, il faut s'y arrêter plus longuement et voir comment Habermas lui-même s'explique à ce sujet :

« Rétrospectivement, il me semble que les faiblesses de la théorie critique peuvent correspondre aux catégories de « fondements normatifs », de « concept de la vérité et de ses rapports aux disciplines scientifiques », et de « sous-estimation des traditions démocratiques et constitutionnelles d'un État légal »... Dans les années 30, le vieux Cercle de Francfort souscrivait toujours explicitement à un concept de la raison qui était élaboré en fonction de la philosophie de l'histoire... Au cours de cette décennie, certains théoriciens de Francfort commencèrent à en douter... Si l'on considère sérieusement et si l'on accepte les deux ouvrages d'Adorno :

12. Thomas McCarthy, *The Critical Theory of Jürgen Habermas*, op. cit., p. 149. Il est de nouveau tentant de citer Bourdieu qui, dans un domaine plus circonscrit, a poursuivi une semblable stratégie « éclectique ». Quand on lui demande de parler à la fois de Marx, de Weber et de Durkheim, il répond : « On ne peut faire avancer la science, en plus d'un cas, qu'à condition de faire communiquer les théories opposées, qui se sont souvent constituées les unes contre les autres. Il ne s'agit pas d'opérer de ces fausses synthèses éclectiques qui ont beaucoup sévi en sociologie. Soit dit en passant, la condamnation de l'éclectisme a souvent servi d'alibi à l'inculture : il est tellement facile et confortable de s'enfermer dans une tradition : le marxisme, malheureusement, a beaucoup rempli cette fonction de sécurisation paresseuse. La synthèse n'est possible qu'au prix d'une mise en question radicale qui conduit au principe de l'antagonisme apparent. » Cf. *Questions de sociologie*, op. cit. pp. 24-25.

13. Plus récemment, deux études ouest-allemandes par Hulmut Dubiel et Alfons Söllner ont fait état des contributions de la Théorie critique des années 30 aux problèmes de l'organisation et de la conceptualisation de la recherche empirique. En anglais, c'est Held qui souligne le mieux cet aspect de l'ancienne tradition dans, *An Introduction to Critical Theory*, et c'est aussi l'admirable anthologie par Andrew Arato et Eike Gebhart, *The Essential Frankfurt School Reader*, Oxford, Blackwell, 1978.

Negative Dialektik et *Aesthetische Theorie*, et si l'on veut s'éloigner d'un pas de cette scène tirée de Beckett, il faut devenir une espèce de post-structuraliste pour la conceptualiser. Adorno n'a jamais pris ce recul. Il aurait considéré cela comme une trahison de l'héritage rationnel de la théorie critique.

Ceci est en rapport avec le deuxième point concernant le concept philosophique de vérité, hérité de Hegel, que l'école de Francfort n'a jamais abandonné et qui est inconciliable avec la faillibilité des recherches académiques.

Le troisième point est, pour moi, très significatif. Au niveau de la théorie politique, la vieille école de Francfort n'a jamais pris la démocratie bourgeoise très au sérieux. Ce sont là les trois plus importantes faiblesses de l'école de Francfort comme je les vois aujourd'hui¹⁴.

Vu l'importance de ces trois dimensions de la discontinuité, il est nécessaire d'examiner de plus près l'ensemble du programme théorique d'Habermas. À titre d'illustration concernant l'intérêt cognitif, considérons comment les catégories bien connues du travail, de l'interaction et de la critique ont contribué à la réalisation de son projet.

LA CRITIQUE ÉPISTÉMOLOGIQUE : TRAVAIL, INTERACTION ET CRITIQUE

La plupart des commentaires négatifs concernant l'œuvre d'Habermas proviennent d'une inaptitude à saisir les interrelations entre les diverses composantes de son programme théorique. Ils tendent à isoler chaque élément de sa problématique, considèrent des questions qui ne sont pas les siennes et négligent de tenir compte des révisions successives qu'il a effectuées. Deux aspects particulièrement bien connus de ses premiers travaux ont fait l'objet de critiques superficielles et mal informées : d'une part sa critique du positivisme en réponse à Adorno, Karl Popper et Marcuse et d'autre part ses distinctions entre les catégories de travail, interaction et de critique (de la domination), cette dernière jouait un rôle central dans la remise en question de ce qu'il considère comme le positivisme latent de Marx. Notre propos n'est pas de faire ici un compte rendu ou une évaluation de ces jugements négatifs, mais une brève présentation des malentendus les plus fréquents peut servir à illustrer la nature du problème.

Dans le premier cas, on a eu tendance à considérer l'approche d'Habermas comme anti-scientifique, comme défendant une conception de la vérité incompatible avec les sciences sociales modernes, les méthodes empiriques et la philosophie de la science. Ces accusations provenaient surtout des défenseurs des sciences sociales traditionnelles et de partisans du marxisme « scientifique »¹⁵. Si l'on ne tient pas compte du dilemme engendré par ces conceptions radicalement opposées de la science positive, on peut passer outre à cette accusation qui a finalement peu de poids. Son insistance à dénoncer les failles de la vieille théorie critique montre que le projet d'Habermas était animé par un désir de fonder une théorie critique de la société qu'il pourrait légitimer rationnellement au moyen d'une critique immanente des disciplines académiques existantes, sans invoquer arbitrairement une philosophie de l'histoire ou de la nature humaine. La plupart de ces critiques qui font simplement appel à la « raison scientifique » ou à la « logique dialectique » font preuve d'un dogmatisme qu'il a tenté de démasquer¹⁶.

14. «The Dialectics of Rationalization: An Interview with Jürgen Habermas», *Telos*, n° 49, automne 1981, pp. 7-8.

15. On peut retrouver ces arguments impressionnants formulés dans une perspective althussérienne sophistiquée chez Göran Therborn, «Jürgens Habermas: A New Eclecticism», *New Left Review*, n° 67, 1971, pp. 69-83; pour un commentaire simpliste en termes de science sociale voir Axel van den Berg, «Critical Theory: Is there still Hope?», *American Journal of Sociology*, 86, 3, 1980, pp. 449-478.

16. Les malentendus proviennent aussi du fait qu'on ne cite pas les recherches ouest-allemandes qu'il a inspirées, ainsi que d'une lecture superficielle de sa critique du positivisme, surtout dans le contexte de la controverse Popper-Adorno maintenant colligée dans Teodor W. Adorno, *et al.*, *The Positivist Dispute in German Sociology*, trad. de G. Adey et D. Frisby, Londres, Heinemann, 1976. Il y a également confusion parce que les livres dans lesquels il a apporté d'importantes modifications à ses vues, par la suite, n'ont pas encore été traduits en anglais, ni en français. Il a refusé que soit traduit son livre sur la logique des sciences sociales (*Zur Logik der Sozialwissenschaften*, Francfort, Suhrkamp, 1970) parce qu'il s'agissait d'articles de revues dont les conclu-

Toutefois, la question de la différenciation des trois intérêts cognitifs est relativement plus complexe; on doit rappeler que ce fut d'abord présenté comme hypothèse et remanié par la suite. Il serait utile, dans le présent contexte, de rappeler le grand nombre d'interrogations qui furent ainsi suscitées dans les sciences humaines et dont la richesse considérable établit la valeur heuristique, sinon l'épistémologie entièrement satisfaisante de son approche. C'est seulement dans ce cadre plus large que peut se situer la critique de son œuvre.

Rappelons brièvement la première formulation faite au milieu des années 60, des distinctions par catégories entre travail, interaction et critique. Le point de départ d'Habermas, c'est une critique épistémologique de l'objectivisme du concept classique de *theoria* et de la conception positiviste moderne de la théorie scientifique qui fait ressortir les affinités latentes entre «l'évidence positiviste de la science et l'ontologie traditionnelle¹⁷». Contre l'illustration de la théorie pure, il affirme «qu'une critique radicale de la connaissance n'est possible que comme théorie sociale», un point implicite chez Marx et que ses successeurs n'ont pas suffisamment développé¹⁸. En outre, il accuse Marx de positivisme latent pour ne pas s'être gardé, épistémologiquement, contre la réduction de la praxis au travail (dans son acception étroite de processus technique) et d'avoir réinterprété cela à travers une théorie de la connaissance, celle du reflet¹⁹. Bien que l'on admette que Marx reconnaît clairement la dimension symbolique de l'activité sociale dans ses écrits historiques, cela ne fut jamais pleinement incorporé au niveau métathéorique; il en est résulté une formulation inadéquate des fondements analytiques et normatifs du matérialisme historique.

Pour résoudre cette contradiction chez Marx, et pour dépasser l'évidence objectiviste de la théorie classique et positiviste, Habermas propose une théorie du savoir qui implique la liaison inhérente entre la connaissance et les intérêts humains. Ces derniers ne se limitent pas au sens historique et empirique d'intérêts de classe, mais sont, dans leur expression générique et quasi transcendente, la condition de toute connaissance possible. L'illusion ontologique de la théorie pure occulte ces deux niveaux et par le fait même, «favorise la fiction que le dialogue socratique est toujours possible en tout temps²⁰». Ce qui fait obstacle à la communication limpide du dialogue socratique, ce n'est pas seulement les dominations de classes ou autres, c'est aussi l'incapacité à reconnaître la différenciation interne des modes de la praxis humaine. Il est donc nécessaire d'établir la distinction entre les trois intérêts codéterminants de la connaissance humaine, dont chacun a ses caractéristiques cognitives et pratiques respectives: la maîtrise technique des processus objectifs, la compréhension par la communication à travers la participation à une interaction symbolique et finalement, la réflexion critique concernant les contraintes de la communication historiquement enfouies au cours du processus de socialisation. Comme l'indique le tableau suivant, ces catégories fonctionnent à différents niveaux d'analyse: par exemple, les types d'intérêts dans la connaissance, les formes correspondantes de conceptualisation scientifique, les types concrets d'activité sociale, les contextes définissant la médiation, l'évolution logique de la rationalisation progressive et le champ dans lequel se déploie le processus d'apprentissage²¹.

sions n'étaient que des hypothèses. Même sa publication en allemand n'est due qu'à une édition «pirate». Son débat avec le théoricien ouest-allemand des systèmes, Niklas Luhmann (*Theorie der Gesellschaft oder Sozialtechnologie*, Francfort, Suhrkamp, 1971), est ésotérique et contient des longueurs; apparemment aucun éditeur ne s'est intéressé à publier sa traduction. Toutefois, le livre de McCarthy, *The Critical Theory of Jürgen Habermas*, contient un bon compte rendu de ces discussions.

17. *Knowledge and Human Interests*, trad. J. Shapiro, Boston, Beacon, 1971, p. 302.

18. *Ibid.*, p. vii.

19. Ce thème est développé d'une façon exhaustive dans le contexte d'une critique de l'interprétation de Weber par Marcuse: «Technology and Science as Technology», dans *Toward a Rational Society*, trad. J. Shapiro, Boston, Beacon, 1970, pp. 81-122. On trouve un exposé plus détaillé et systématique des vues d'Habermas dans le livre d'un proche collaborateur, Albrecht Wellmer, *Critical Theory of Society*, trad. J. Cumming, New York, Seabury, 1974.

20. *Knowledge and Human Interests*, *op. cit.*, p. 314.

21. Il est important, toutefois, d'éviter une fausse conception. Ces distinctions se rapportent à des dimensions ou à des moments de toute forme d'activité; elles indiquent simplement la possibilité qu'un aspect puisse

Intérêts	Technique	Pratique	Émancipateur
Sciences	Empiriques-analytiques	Historico-herméneutiques	Critique
Media	Nature/rapports sociaux réifiés	Langage	Domination
Activités	Travail	Interaction de communication	Réflexion
Logique de rationalisation	Vérité propositionnelle cumulative	Conciliation herméneutique	Réduction progressive de la distorsion dans la communication
Contexte de rationalisation	Forces de production	Socialisation (reproduction culturelle)	Mouvements sociaux progressifs
Processus d'apprentissage			

On a formulé plusieurs objections contre le schéma original des intérêts constitutifs de la connaissance, et il est intéressant de revoir les plus importantes d'entre elles. L'étonnant, c'est que la plupart de ces critiques reposent sur des malentendus ou sur des présomptions dogmatiques. Dans les cas contraires, toutefois, Habermas a fait des révisions et des modifications en tenant compte des problèmes soulevés. Dans le premier cas, on a prétendu que ces distinctions étaient déjà présentes chez Marx et que le schéma des catégories ne constituait ni une critique, ni une amélioration de sa théorie²². Cette argumentation met surtout en cause des questions philologiques et les différences entre Marx et l'histoire du marxisme; c'est clairement cette dernière que vise la critique d'Habermas. Cependant, la critique épistémologique qui en résulte, et c'est là le plus important, ouvre la voie à toute une série de questions qui n'avaient pas été soulevées auparavant. Par conséquent, cette critique tire sa vraie valeur de ses fonctions heuristiques en rapport avec la reconstruction du matérialisme historique.

Selon d'autres arguments plus fondamentaux, la stratégie d'Habermas verse dans l'idéalisme en abandonnant l'économie politique comme base déterminante du matérialisme historique en tant que science de l'histoire. Attendu que cette conception même est la cible de la critique d'Habermas, la contre-attaque se fait à partir de présomptions dogmatiques qui ne peuvent guère éclairer le débat. Qu'il suffise de rappeler ici, que le schéma des catégories a été suscité par la crise théorique et pratique du marxisme au vingtième siècle, incapable de s'attaquer adéquatement aux problèmes de la subjectivité, de la pratique émancipatrice critique et des fondements moraux ou éthiques.

Des objections d'un troisième type se situent à un niveau plus philosophique et s'opposent à l'attitude néo-kantienne impliquée dans la présentation de ces catégories comme quasi-transcendentes ou comme des invariants anthropologiques. À ce propos, notons que Habermas a tenu compte de l'objection et qu'il a tenté de les formuler en termes moins kantien (ou webériens)²³. Par ailleurs, il faut signaler que ce problème n'est pas uniquement le sien et qu'il se pose dans toutes les sciences (qu'il préfère maintenant appeler «reconstructives») basées sur un mode structuraliste d'argumentation, particulièrement dans les travaux de Chomsky et de Piaget.

Enfin, la critique peut-être décisive s'attaque au statut problématique de l'intérêt émancipateur-critique, qui ne semble pas être sur le même plan que les deux autres; en outre, il pose des difficultés épistémologiques et pratiques qui n'ont pas été résolues²⁴. Encore là, plusieurs de ses critiques n'ont tenu compte que des premières for-

dominer dans un certain contexte. Habermas déclare à ce sujet : «Ça m'est égal qu'on appelle praxis ces deux phénomènes. Je ne nie pas, non plus, que normalement, l'action pratique soit intégrée à l'action communicative (l'activité productive est généralement socialement organisée). Mais je ne vois pas pourquoi on ne pourrait pas analyser une entité complexe, soit, la disséquer en ses parties.» («A Postscript to Knowledge and Human Interests», *Philosophy of Social Science*, 3, 1973, p. 186.)

22. Cf. Julius Sensat, Jr., *Habermas and Marxism*, Beverly Hills, Sage, 1979; Anthony Giddens a également élaboré une version assez différente de ce type de réponse dans Thompson and Held, *Critical Debates*.

23. Cf. Therborn, «Jürgen Habermas: A New Eclecticism», *op. cit.*, et plus généralement, *Science, Class and Society*, Londres, New Left Books, 1976.

24. Ce fut la base de la réponse formulée par ceux qui étaient plus près de Marcuse comme, par exemple, Stanley Aronowitz, dans *The Crisis in Historical Materialism*, New York, Praeger, 1981, pp. 34-42.

mulations hypothétiques, sans se référer aux remaniements subséquents. Avant d'entreprendre toute critique, il faut d'abord comprendre ce que sa stratégie tente d'accomplir et comment.

CONTEXTES DE RECONSTRUCTION : FONDEMENTS NORMATIFS, STRATÉGIES ANALYTIQUES ET INTERPRÉTATIVES, POSSIBILITÉS POLITIQUES

La meilleure façon d'évaluer la fonction du schéma des catégories de travail/interaction/critique, c'est de montrer comment il a permis à Habermas d'affronter, sinon de surmonter les difficultés qu'il attribue à la vieille école de Francfort (et donc au marxisme critique en général) : 1) les fondements normatifs inadéquats pour une théorie critique de la société ; 2) un résidu philosophique de la conception de la vérité qui ne permettait pas de faire la jonction avec le développement des différentes disciplines scientifiques ; et 3) l'impossibilité de formuler une stratégie de changement radical appropriée à un état démocratique libéral et capitaliste avancé.

La première question, celle des fondements normatifs est peut-être la plus difficile à saisir, parce que la plupart des critiques d'Habermas s'expriment dans un cadre purement analytique et ses propositions s'évaluent en tant que contributions au matérialisme historique considéré exclusivement comme science analytique-empirique. Par conséquent, ce mode de théorisation n'apporte aucune réponse satisfaisante à ceux qui prétendent que le marxisme également ne s'appuie que sur un ensemble arbitraire de valeurs qu'il impose à la réalité empirique. Mais pour Habermas, les structures normatives ne sont pas qu'un objet empirique d'examen (comme, par exemple, pour Godelier, dont l'analyse du développement précapitaliste est pourtant assez semblable à la sienne), mais aussi un moyen de légitimer la critique émancipatrice. Si une philosophie de l'histoire ou une anthropologie de la nature humaine sont, d'après Habermas, des constructions métaphysiques insoutenables, comment *pouvons-nous* alors justifier le concept de progrès humain qui est le facteur d'évaluation de base du matérialisme historique ? La vogue actuelle des philosophies post-structuralistes du capitalisme avancé, à tendance nihiliste ou représentant une forme d'existentialisme, devrait nous avertir de l'importance stratégique des problèmes que nous étudions ici²⁵.

En pensant à cela, il est possible de voir pourquoi, pour Habermas, le schéma distinguant travail et interaction n'est pas simplement une formule analytique pour la recherche empirique, soit une généralisation du concept de Marx liant les forces et les rapports de production ; c'est en même temps une stratégie destinée à résoudre la question longtemps débattue du dilemme fait-valeur, notamment sous la forme léguée par Max Weber²⁶. Donc, la distinction travail/interaction a pour fonction sous-jacente d'isoler deux formes différentes de rationalisation, qui sont également deux logiques du « progrès » ayant chacune son type de processus d'apprentissage. Alors que la rationalité technique représente le développement cumulatif de vérités propositionnelles, celle de l'interaction communicative (que l'on suppose doublée de l'intérêt émancipateur critique) met en œuvre le développement de la logique des solutions collectives et

25. Thomas McCarthy, *The Critical Theory of Jürgen Habermas*, op. cit., pp. 91-125, fait un compte rendu critique de ces importants problèmes ; ces thèmes furent également étudiés par Körtian, *Métacritique* et Raymond Geuss, *The Idea of Critical Theory*, Cambridge, Cambridge University Press, 1981.

26. Une grande part de la théorie sociale du 20^e siècle gravite autour de deux pôles, soit de diverses variantes du positivisme et de l'existentialisme. Bien que le marxisme et d'une certaine manière, le pragmatisme américain aient tenté d'unir la théorie et l'expérience pour transcender ce dilemme, ni l'un ni l'autre n'ont échappé à une réduction positiviste de la part de leurs partisans. Le projet d'Habermas n'est rien d'autre qu'une tentative d'explorer les possibilités de restaurer l'unité de la science et de l'expérience, de la théorie et de la praxis, qui échappe à la philosophie moderne et à la science sociale. Contrairement à Habermas, d'autres théoriciens critiques, comme Anthony Giddens, se préoccupent moins de donner des bases normatives à la théorie de la société. C'est sans doute, en partie, pour cette raison, et aussi à cause de son plus grand éloignement de Marx, qu'il ne trouve pas défendable le projet de reconstruire une théorie de l'évolution, même selon les modalités d'Habermas. Cf. A. Giddens, *A Contemporary Critique of Historical Materialism*, vol. 1, Berkeley, University of California Press, 1981, p. 20.

réduit les distorsions de la communication. Sans entrer dans les détails de cette argumentation, on peut affirmer que c'est, de la part d'Habermas, la tentative contemporaine la plus ambitieuse en vue de contrer la critique webérienne concernant l'arbitraire des systèmes de valeur en les replaçant dans une théorie non déterministe de l'évolution. De ce point de vue, on peut justifier une conception matérialiste historique révisée du progrès, qui ne soit ni une décision irrationnelle arbitraire ni une conséquence logique indubitable d'une métaphysique matérialiste, mais une démarche inhérente à la réflexion sur l'interrelation entre la connaissance technique cumulative et la logique de la parole comme discours théorique, soit « le progrès dans l'objectivation du savoir et dans le discernement moral pratique²⁷ ».

Cependant, cette conclusion n'est plausible que sur la base d'une reformulation complexe du problème philosophique de la vérité et de ses rapports avec les disciplines des sciences humaines. La réalisation de ce projet a donné lieu à toute une série d'écrits intimement liés et auxquels nous avons simplement fait allusion : ses tentatives en vue de construire une pragmatique universelle du discours comme base de la théorie de la communication qui pourrait épistémologiquement justifier une théorie de la vérité comme consensus et l'intérêt émancipateur critique comme situation idéale d'échange verbal ; diverses contributions à une méthodologie d'une théorie critique de la société, y compris des discussions sur les relations entre les pôles nomologiques et interprétatifs de la recherche, sur les tâches respectives de l'herméneutique, de l'idéologie critique et de la psychanalyse ; l'étude des problèmes concernant l'emprunt de certains aspects du structuralisme, de la psychologie du développement cognitif, de la théorie des systèmes et du fonctionnalisme sociologique comme faisant partie d'une conception renouvelée de l'évolution humaine²⁸. Dans notre contexte, ces travaux ont deux importantes implications : un rôle d'exemple concernant la stratégie synthétique de la négation concrète, et un autre illustrant les types de problèmes que les distinctions travail/interaction/critique ont soulevés et contribué à éclairer. Ce dernier point est d'un intérêt particulier parce qu'il pose la question analytique de l'isolement de la logique interne, des mécanismes et des conditions de possibilité d'une transition évolutive au-delà du capitalisme avancé.

Ainsi que le souligne Habermas, des structuralistes comme Maurice Godelier ont repensé d'une façon remarquable et non technologique le schéma des forces/rapports de production, mais ils ne sont pas parvenus à préciser les mécanismes des innovations évolutives, soit l'émergence de nouvelles formes de connaissances morales pratiques (donc, de rationalisation communicative)²⁹. Bien que dans certains cas, le développement des forces productives puisse déclencher le renversement des rapports de production et un processus évolutif de renouveau, c'est là l'exception : « Les grands progrès évolutifs et endogènes qui aboutirent aux premières civilisations, ne furent pas précédés mais suivis d'importants développements des forces productives. Dans ces cas, le développement des forces productives n'auraient pas pu déterminer un choc évolutif³⁰. » Ainsi,

27. *Communication and the Evolution of Society*, trad. T. McCarthy, Boston, Beacon, 1979, p. 177. Tout récemment, ce thème a été exploré en détail dans le contexte d'une vaste reconstruction de la théorie sociale moderne, de Marx à Parsons : *Theorie des Kommunikativen Handelns*, 2 vol., Francfort, Suhrkamp, 1981. Le premier volume étudie le contraste entre la rationalité de l'action individuelle et la rationalité sociale et couvre un champ allant de Weber et Marx aux ouvrages de Lukacs et Adorno sur la réification, avec des digressions sur la linguistique et des recherches sur les cultures primitives. Le second volume, sur la « critique de la raison fonctionnaliste » scrute la transition marquée par Mead et Durkheim, la distinction entre le système social et le vécu en sociologie interprétative, fait une critique de Parsons et établit un programme pour de futures recherches. Pour un commentaire très général basé en partie sur cette récente publication d'Habermas, voir Seyla Benhabib, « Modernity and the Aporias of Critical Theory », *Telos*, n° 49, automne 1981, pp. 38-59.

28. Cf. Thomas McCarthy, *The Critical Theory of Jürgen Habermas*, et David Held, *An Introduction to Critical Theory*, pour obtenir des explications détaillées concernant les interrelations entre ces diverses dimensions du programme théorique d'Habermas.

29. Habermas conclut que la faille explicative dans les théories du type fonctionnaliste ne peut être comblée que par une théorie des mouvements sociaux (une thèse attribuée à Touraine) considérés comme un processus d'apprentissage collectif « à travers lequel des structures latentes de rationalité sont transformées en pratique sociale. » *Communication and the Evolution of Society*, p. 125.

30. *Ibid.*, p. 146.

le progrès des forces productives dans le capitalisme a simplement engendré une nouvelle forme d'organisation ouvrière, et non sa transformation révolutionnaire : « Le potentiel cognitif nécessaire à cette « socialisation de la production » n'a aucune ressemblance structurale avec la conscience morale pratique qui peut déterminer des mouvements sociaux orientés vers une transformation révolutionnaire de la société bourgeoise³¹. » En d'autres termes, Habermas ne renie pas les implications « culturalistes » de son argumentation : « Je défendrais même la thèse que le développement de ces structures normatives est le stimulateur de l'évolution sociale...³² »

Nous ne pouvons examiner la manière dont il développe cet argument et le justifie au moyen d'une utilisation minutieuse des homologues entre les développements ontogéniques et évolutifs, soit les processus d'apprentissage individuels et collectifs. Cependant, l'on doit souligner que Habermas éclaire de nouvelles lueurs les implications de Piaget pour le matérialisme historique que Lucien Goldmann n'avait fait que pressentir. En outre, Habermas tente de démontrer que sa stratégie n'entraîne pas l'abandon complet de la dimension matérialiste du développement social ou une reddition à la logique de l'histoire. Ce qu'elle permet, selon lui, c'est la mise en œuvre de nouveaux processus pour évaluer des modèles différents de développement capitaliste et leur contribution respective à la compréhension des conditions rendant possible une mutation fondamentale de la société³³.

Il est très difficile de définir la position politique d'Habermas ou de tirer de son programme théorique des conclusions applicables à la pratique politique. Dans les débats d'Américains mal informés, on continue de qualifier ses travaux « d'approche marxiste », bien qu'il recevrait un mauvais accueil dans le camp des théoriciens néo-marxistes européens. Vers la fin des années 60, il fut vilipendé ou admiré — comme Adorno et Marcuse — comme l'un des parrains de la Nouvelle Gauche ouest-allemande, mais au début des années 70, il fut (tout comme Adorno) souvent accusé d'avoir abandonné la politique radicale et le mouvement révolutionnaire étudiant pour le réformisme. D'autres observateurs européens, particulièrement en France et en Italie, ont partagé cette dernière opinion, en rejetant sa position philosophique comme étant du révisionnisme social-démocrate réchauffé³⁴. Ces interprétations ambivalentes reflètent des conflits sectaires et des situations nationales différentes, mais surtout une déception face à un projet théorique d'une telle envergure et d'une évidente profondeur philosophique qui ne pouvait apporter aucune réponse toute faite aux problèmes concrets de stratégie politique. Bref, le sentiment de la trahison, si répandu dans la Nouvelle Gauche ouest-allemande, provenait du fait que sa théorie n'offrait pas de solution immédiate et scientifique aux problèmes de la pratique. Ce rejet fut suivi, dans le milieu étudiant, de flirts prolongés et désastreux avec le léninisme et le terrorisme, confirmant ainsi les pires craintes d'Adorno et d'Habermas.

31. *Communication and the Evolution of Society*, op. cit., p. 146.

32. *Ibid.*, p. 120.

33. Cette stratégie permet à Habermas d'asseoir les bases de la critique normative sur un concept moins objectiviste que le « besoin » et moins volontariste (spontané) que le « désir ». Il tente d'y arriver en situant les processus d'apprentissage collectif par rapport aux contraintes structurales imposées par les principes organisationnels des formes existantes ou possibles de la société. Les jugements normatifs qui en résultent, quand ils sont appliqués, par exemple, aux mouvements populaires ne sont pas basés sur une évaluation objective de leurs contenus, mais sur les aspects du processus de décision et de solution des problèmes (par ex. le mouvement vers la non-distorsion de la communication) à un stade donné des possibilités structurales. Ce point n'a pas été entièrement pris en considération par ceux qui, comme Rioux dans son *Essai de sociologie critique*, acceptent les critiques d'Habermas au sujet de l'anthropologie marcusienne ou de la philosophie marxiste de l'histoire, mais ne présentent aucun autre critère permettant de distinguer les caractères « progressifs » et « régressifs » des formes culturelles et sociales. Il en résulte une sorte de pan-utopisme qui ne permet pas de choix théorique entre les diverses formes et expressions du désir.

34. Cette position est exprimée dans le contexte français par Vincent, qui affirme — un peu à tort — que « D'une certaine façon, c'est un retour à Mannheim et ses élites sans attaches (freischwebende Intelligenz) que préconise Habermas. En passant du marxo-nihilisme d'Adorno à ce réformisme social-libéral, l'école de Francfort liquide ce qui lui restait d'esprit révolutionnaire. » Cf. *Fétichisme et société*, op. cit. p. 279. Pour d'autres indications concernant les sentiments politiques d'Habermas, voir aussi : « Entretiens avec Jürgen Habermas » par Gérard Raulet, dans *Allemagne d'aujourd'hui*, Paris, n° 73, juillet-septembre, 1980, pp. 28-50, et Jacques le Rider, « Le « réformisme radical » de Jürgen Habermas : marxisme à l'allemande », dans *le Monde dimanche*, 19 octobre 1980, pp. 15 et 17.

Il faudrait écrire un autre article pour étudier en détail les implications du programme théorique d'Habermas ou les applications qui en furent faites pour une stratégie de changement radical dans les démocraties capitalistes avancées. En général, évidemment, il s'est identifié aux divers mouvements populaires et ouvriers qui ont tenté de radicaliser les revendications en faveur de la liberté et de l'égalité formellement endossées par les États libéraux démocratiques. Plus récemment, il a étudié les conditions et la forme des crises potentielles de légitimité, y compris les implications du déplacement des aires de conflits des « problèmes de distribution » à ceux de la « grammaire des formes particulières de vie³⁵ ».

Le plus important dans le contexte immédiat, c'est de reconnaître que cette réorientation de la « théorie critique » prend une importance à la fois par rapport à sa forme dans l'école de Francfort et à la montée du néo-conservatisme contemporain. Autrement dit, la première visée de son projet a été la création de bases permettant à théorie sociologique et à la recherche d'évaluer ce qui est possible dans les conditions actuelles de conflits et dans un avenir prévisible. On peut résumer de la façon suivante certains éléments de cette stratégie : a) un rejet du pessimisme métaphysique d'Adorno et une réanalyse de la thèse marcusienne de la société unidimensionnelle ; b) une critique non romantique de la science et de l'idéologie comme technologie s'accompagnant d'une clarification des conditions qui rendent possible, dans les sciences humaines et la recherche académique, une utilisation maximale de l'autonomie universitaire pour résister aux empiètements de la rationalisation technique voulue par l'État ; c) un effort solidaire pour trouver les fondements théoriques établissant un rempart contre la régression intellectuelle potentielle — le nihilisme naissant — favorisée par la faillite des promesses du marxisme et le dépérissement du concept libéral de progrès. Bref, il a tenté de perpétuer l'attitude volontariste selon laquelle une nouvelle forme de société ne peut naître que de la lutte, soit d'un processus d'apprentissage collectif et d'innovation culturelle qui transforme les volontés et les intuitions ; mais en même temps, il a résolument refusé — contrairement à beaucoup de néo-marxistes — de prendre ses désirs pour des réalités et d'abandonner la science empirique analytique ou la pratique émancipatrice critique³⁶.

CONCLUSION : VERS UN UTOPISE RATIONNEL

Notre étude avait pour premier objectif de donner quelques indications concernant la forme et les implications d'une stratégie unissant l'histoire et la théorisation systématique. Il en est résulté, indirectement, une défense conditionnelle de ce programme de recherche, en attirant l'attention sur de nombreux malentendus qui ont cours dans le milieu francophone surtout. En outre, nous avons interprété cette approche comme un important pas en avant par rapport à l'ancienne école de Francfort : le projet d'une théorie critique de la société se rapproche des problèmes contemporains des sciences sociales et de leurs relations avec les nouvelles formes des mouvements sociaux.

Il est inévitable qu'une présentation aussi brève et sélective ne rende pas entièrement justice à ce projet et ne permette même pas l'amorce d'un dialogue critique. Par ailleurs, nous avons aussi fait état de certains commentaires critiques remarquables, bien que de valeur inégale, suscités par ses travaux, ce qui en prouve le caractère provocant et ouvert. Nous avons tenté d'établir et de prouver qu'il faut prendre Habermas au sérieux, ce qui exigerait l'abolition des barrières qui divisent les différentes formes de sciences sociales critiques selon diverses traditions nationales et linguistiques. C'est d'ailleurs dans cet esprit œcuménique que Habermas s'est orienté dans le labyrinthe de la théorie sociale contemporaine.

En conclusion, il serait peut-être à-propos de comparer le rôle joué par Habermas au sein de la sociologie contemporaine ouest-allemande à celui de deux sociologues français contemporains qui ont, conjointement, une attitude semblable à la sienne face

35. « New Social Movements », *Telos*, n° 49, automne 1981, pp. 33-37.

36. Cf. « Modernity versus Postmodernity », *New German Critique*, n° 22, hiver 1981, pp. 3-14.

à leur tradition nationale et aux tâches de la théorie sociale, ainsi que de la recherche en général : Pierre Bourdieu et Alain Touraine. Habermas tout comme Bourdieu entretient avec la tradition académique des rapports qui lui en font découvrir les faiblesses et les manies. Tout comme Bourdieu par rapport à la France, Habermas n'est pas un théoricien social allemand typique, bien qu'il parle le langage de sa tradition philosophique. Nous avons tenté de souligner ce point au sujet d'Habermas en montrant l'importance de sa rupture avec l'ancienne école de Francfort. On pourrait renforcer cet argument en rappelant ses critiques formulées de longue date contre le système éducatif allemand, ses polémiques avec les théoriciens sociaux libéraux (Dahrendorf) et conservateurs et l'intérêt qu'il porte au développement intellectuel chez d'autres nations. Surtout, comme Bourdieu, il a établi des standards élevés pour une science sociale critique et défendu vigoureusement la nécessité d'une rigueur critique, même au point d'être accusé faussement d'ésotérisme et d'élitisme. Enfin, bien que Habermas se soit intéressé davantage à des domaines spécifiquement philosophiques et qu'il n'ait pas participé à des recherches empiriques comme Bourdieu, ils ont une conception semblable des relations entre la théorie et la recherche, malgré des différences apparentes et une plus grande réserve de Bourdieu vis-à-vis de la théorie. Dans Habermas, on ne trouve pas ce « prophétisme social » dénoncé par Bourdieu et ses collègues ; d'ailleurs, ses écrits théoriques et méthodologiques ne révèlent aucune tendance à lier la théorie sociologique et son histoire d'une façon stérile, comme dans les énormes « Sommes » des clercs médiévaux³⁷.

Un autre aspect du travail d'Habermas se rapproche de celui de Touraine, de Castoriadis et d'autres par son orientation vers la crise du capitalisme avancé, et la recherche de bases volontaristes pour un changement radical — thèmes qui n'apparaissent pas chez Bourdieu. De plus, Habermas a rejeté un aspect de la théorie critique déjà dénoncé par Touraine : « Le risque que court cette sociologie critique est de se satisfaire d'un jugement moral, de se retourner contre les acteurs de la domination, au lieu d'analyser la nature de celle-ci, des nouveaux rapports de classes et du pouvoir politique et organisationnel³⁸. » Ces dernières formes de recherches, Habermas les a encouragées et a fourni des principes permettant de les améliorer ; il a même tenté de mettre en question le processus du jugement moral — une idéologie critique en soi — en essayant d'établir des formes de critiques basées sur une théorie plus large de l'évolution, de la communication et de l'épistémologie des sciences humaines.

Donc, pour toutes ces raisons, on est forcé de conclure que Habermas représente d'une manière extraordinaire et exemplaire ce que Bourdieu considère comme le double rôle du sociologue : « d'une part celui de rabat-joie et, d'autre part, celui de complice de l'utopie³⁹ ». Et dans ce sens, il a progressé vers la réalisation de ce que Bourdieu caractérise comme le mandat historique de la science sociale :

« La science sociale n'aurait pas trop mal rempli son contrat si elle pouvait se dresser à la fois contre le volontarisme irresponsable et contre le scientisme fataliste ; si elle pouvait contribuer tant soit peu à définir l'*utopisme rationnel*, capable de jouer de la connaissance du probable pour faire advenir le possible...⁴⁰ »

RÉSUMÉ

Le sociologue ouest-allemand Jürgen Habermas développe un programme théorique orienté à la reconstruction du matérialisme historique et a connu une réception relativement restreinte dans le milieu francophone, malgré ses affinités avec la sociologie critique francophone contemporaine. Cette réception a été rendue difficile par plusieurs facteurs : le développement interne de son projet, sa stratégie de négation concrète qui a entraîné un dialogue avec des traditions hétérogènes, et une coupure avec l'école originale de Francfort. Il faut évaluer ses distinctions épistémologiques entre travail, interaction et critique par rapport à leur contribution au dépassement de ce

37. Pierre Bourdieu et al., *le Métier du sociologue*, 2^e éd., Paris/La Haye, Mouton, 1973, pp. 41-47.

38. Alain Touraine, *Pour la sociologie*, Paris, Seuil, 1974, p. 228.

39. Pierre Bourdieu, *Questions de sociologie*, op. cit., p. 95.

40. *Ibid.*, pp. 7-8.

qu'il estime être les trois faiblesses principales de la théorie critique traditionnelle : ses fondements normatifs ambigus, un concept de vérité philosophique et une sous-estimation des possibilités de l'État démocratique.

SUMMARY

West German sociologist Jürgen Habermas is in the process of developing a theoretical programme oriented toward the reconstruction of historical materialism which has enjoyed a relatively limited reception within the francophone milieu, despite its affinities with contemporary francophone critical sociology. This reception has been rendered difficult by several factors : the internal development of his project, its strategy of concrete negation which has required a dialogue with heterogeneous intellectual traditions, and a break with the original Frankfurt School. His epistemological distinctions between work, interaction and critique must be assessed in relation to their contribution to overcoming what he has perceived to be the three principal weaknesses of traditional critical theory : ambiguous normative foundations, a philosophical concept of truth and an under-estimation of the possibilities of the democratic State.

RESUMEN

El sociólogo de Alemania del oeste, Jürgen Habermas desarrolla un programa teórico orientado a la reconstrucción del materialismo histórico. Este programa ha tenido una recepción relativamente limitada en el medio de habla francesa, a pesar de su afinidad con la sociología crítica contemporánea. Esta recepción ha sido difícil por varios factores : el desarrollo interno de su proyecto, su estrategia de negación concreta que ha desembocado en un diálogo con tradiciones heterogéneas y en una ruptura con la escuela original de Frankfurt. Hay que hacer una evaluación de sus distinciones epistemológicas entre trabajo, interacción y crítica, con relación a su contribución para sobrepasar lo que él estima las tres debilidades principales de la teoría crítica tradicional : sus fundamentos normativos ambiguos, un concepto de verdad filosófica y una subestimación de las posibilidades del Estado democrático.